

DÉSIRÉ-LUCAS

NOTES ET SOUVENIRS

PRÉFACE

D'ÉDOUARD SARRADIN

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR

9, RUE DE FLEURUS

—
1938



MARGUERITE

de mes notes et de mes souvenirs

J'ai composé

pour Toi

ce Livre que tu désirais tant.

PRÉFACE

Il y a tant de délicatesse dans les sentiments qui ont suscité ce livre, que je veux me garder du moindre commentaire à leur égard ; sachant bien que, dès la première page, la sensibilité du lecteur aura tout deviné de leur qualité, de leur essence : si expressive est la dédicace toute simple qu'on voit imprimée là !

Ce qu'il me plaît d'indiquer ici, c'est en quoi ce recueil de notes et de souvenirs, composé en hommage à une mémoire très chère, et où se résume pour nous, en son émouvante unité, une vie tout entière consacrée à l'amour de l'art et au bonheur du foyer, me paraît digne de la plus sympathique audience.

Certes, il ne saurait nous être indifférent qu'un tel livre fasse mieux comprendre Désiré-Lucas par maints accents de bonhomie primesautière, ni qu'il exerce une persuasion bienfaisante par tout ce qu'il comporte de révérence intime à l'égard de ce fier labeur quotidien qui sait se sauver des sollicitations ou des agitations du monde. Mais son plus haut intérêt, à mon

sens, c'est l'enseignement qui s'y exprime de l'expérience même d'un maître comme lui, chez qui vont de pair la droiture d'esprit et la franchise de cœur, et qui sait pertinemment ce qu'il doit d'une part à ses propres dons natifs, à son observation personnelle de la réalité, et, d'autre part, à la vertu de ses grands aînés, depuis Rembrandt, auquel, dès son jeune âge, avant de connaître de son œuvre autre chose que des reproductions, il voua ce culte dont Saskia, plus tard, reçut directement le témoignage passionné, comme on le verra, jusqu'à Cézanne, quand Désiré-Lucas, après la guerre, se transformant en paysagiste, sut reconnaître chez le maître d'Aix les principes d'une interprétation logique, constructive, expressive, de la terre, de la lumière et des choses.

Né d'un père breton, d'une mère créole, on pourrait se demander sous quelle influence Désiré-Lucas a vu éclore sa vocation. Jeu un peu vain, sans doute. Acceptons qu'une vieille négresse de Fort-de-France l'ait prédite, cette vocation, et que le ciel de la Martinique y soit pour quelque chose. Le certain, c'est qu'elle s'est fortifiée à l'air de la Bretagne. Et si, d'ailleurs, on peut assurer que les deux sangs de Désiré-Lucas font dans ses veines un harmonieux accord, il n'est pas téméraire, toutefois, de supposer que la volonté du Breton, en plus d'une circonstance, a prédominé chez lui ; par exemple, dans telles résolutions d'indépendance, et dans son incessante poursuite du progrès. Je soulignerai plus loin une de ces résolutions, pour l'honneur qu'elle fait aussi bien à son caractère, qu'au pur

désintéressement de celle qui partageait les espoirs de l'artiste, épouse et mère à l'âme si noble, et je noterai ce que signifie *progrès* aux yeux de Désiré-Lucas.

Comment mieux marquer, tout de suite, l'évidence de la personnalité chez Désiré-Lucas qu'en considérant son *Ouessantine* de 1886 ? C'est l'œuvre d'un enfant de seize ans. Quand Désiré-Lucas, à Brest, a peint ce jeune visage, il ignorait à peu près tout de la peinture. Or, il est là entièrement lui-même, c'est-à-dire semblable à ce qu'il sera plus tard, dans l'épanouissement de sa maîtrise, après avoir, comme vous verrez, *retrouvé* ce qu'il avait, d'instinct, découvert du premier coup. Rien de plus émouvant que de lire, au seuil du livre, le récit que nous fait Désiré-Lucas de son entrevue avec Gustave Moreau en 1896. Le rôle qu'on y voit prendre la petite Ouessantine a pour moi le prestige d'un symbole. En fait d'enseignement, cela, vous en pourriez juger, est sans égal. Tout ce que Désiré-Lucas était venu apprendre à Paris, Gustave Moreau lui montrait qu'il n'en avait récolté que du dommage et que, ce dommage, il lui fallait vite retourner en Bretagne pour y remédier. De même, ce maître libéral n'avait-il pas compris que le talent incisif du Vendéen Milcendeau, son élève, ne trouverait toute son expression originale qu'au cœur du marais qui l'avait vu naître ?... Remarquons que, dès 1897, Désiré-Lucas s'était *repris* ; témoin pour lors, le gentil portrait d'une fillette du Morbihan. Mais où l'on peut vraiment juger qu'il a reconquis tout ce qu'on lui avait fait perdre, c'est au *Pardon de Saint-Cado*,

du Salon de 1906. Impossible devant cette toile de n'évoquer point le souvenir de l'*Ouessantine*. Et, pour le plaisir de parler encore d'Elle, qui, à juste titre, tient au cœur de son peintre, je veux corroborer le témoignage de Gustave Moreau par celui de Puvis de Chavannes. Lui aussi, à la même époque, l'avait vue, la jeune Ouessantine, et s'adressant à l'ami qui la lui présentait de la part de l'auteur : « Dites à ce jeune homme, s'était-il écrié, de ne jamais se séparer de cette étude, elle enferme ses forces secrètes, elle marque le registre de sa voix ! » Comment, en effet, n'être pas frappé de tout ce qui fait la qualité singulière de cette toile : ce dessin, ce modelé si attentifs à l'expression des plans, ce sens si juste, si subtil même, des valeurs colorées, et tout ce sentiment si vrai, si simple ?

Au Salon des Artistes Français, Désiré-Lucas a toujours à mes yeux fait figure d'indépendant, ou, si l'on veut, de classique. C'est dire que l'académisme n'a point eu de prise sur lui, et je n'ai jamais mieux compris pourquoi qu'après avoir lu ses souvenirs. Toute l'explication y est. De l'inoubliable épreuve à laquelle il s'est vu soumettre par Gustave Moreau date son salut. Autant dire qu'il a échappé comme par miracle à la discipline aveugle de Bouguereau, sous laquelle il peinait chez Julian. Combien de talents, qui sait ? ont été détournés de leur chemin naturel par de fausses leçons !

La chance de Désiré-Lucas fut de toujours rencontrer sur sa route, à l'heure qu'il fallait, l'homme le mieux fait pour lui indiquer la direction la meilleure. Après avoir vu comme il

était allé à Gustave Moreau, le lecteur verra comme Eugène Carrière, cet autre grand maître, est venu à lui à la faveur du hasard, et ce qu'il en est résulté d'heureux pour Désiré-Lucas ; puis, quels échanges d'idées fraternelles ont fait son amitié avec Ernest Quost, de qui le nom évoque tant de sensibilité d'esprit et de fraîcheur d'âme ; le « père Quost » : ainsi le nommait-on, — comme on disait le « père Corot »....

Ce qui a préservé Désiré-Lucas de l'académisme, c'est qu'aucun préjugé scolaire ne s'est interposé entre la nature et lui, du jour où il eut conscience du pouvoir de l'observation personnelle. Se remettre dans la naïveté de cœur et d'esprit où il était à seize ans devant la nature, quand il n'avait rien appris encore, voilà vers quoi il a tendu, d'ouvrage en ouvrage, après que l'*Ouessantine* l'eut révélé à lui-même. Ainsi son moyen de parvenir, son viatique, fut de ne jamais se croire arrivé. D'où cette affection qu'il a vouée au mot *progrès*. Progrès, c'est-à-dire, pour l'artiste, ne s'arrêter, ne se fixer à rien, sinon au respect de la nature, qui, elle, en constant renouvellement, lui propose sans cesse une vue inédite de la lumière, de l'espace, des êtres et des choses, et qui, s'il sait se confier à elle, le garantit de l'habileté, je veux dire de cette adresse apprise, hélas si répandue, laquelle, selon le mot du père Quost, est nécessaire pour mentir et non pour dire la vérité. Aussi bien, c'est le père Quost qui a prononcé que, quiconque trouve une formule, contracte du même coup une maladie mortelle ; ce qui se peut rapprocher de cette parole de Goethe, notée par Barrès dans

un de ses Cahiers : « Si je persiste dans un état quelconque, je m'asservis. »

Eh bien, précisément, Désiré-Lucas a échappé à la servitude : une servitude qui, je dois le dire, loin de se présenter comme une chose funeste, s'offrait sous les apparences fleuries d'une existence d'artiste idéale. Il y a de cela quarante ans. A la faveur de ses succès au Salon, il voyait s'ouvrir pour lui le marché d'Amérique par le truchement d'une maison de commerce fort réputée, laquelle, selon un contrat en bonne et due forme, lui assurait une petite fortune annuelle à la condition qu'il lui réservât tous ses ouvrages. Donc, point de soucis désormais quant à la subsistance quotidienne d'un jeune ménage déjà chargé d'âmes. Au contraire, une aisance inespérée et le bonheur de fixer sa vie de famille en Bretagne, puisque ce que l'on demandait à Désiré-Lucas, c'étaient, encore et encore, prises au vif des intérieurs bretons, ces scènes d'intimité familière où il témoigne avec une observation si vraie, une si délicate compréhension du clair-obscur... Désiré-Lucas avait compté sans son sang breton. Il s'était mis hardiment au travail. Mais, bientôt, quelque chose pesa sur ses épaules. Il ne travaillait plus dans le même esprit, et la joie se retirait de lui. C'est qu'il ne se sentait plus libre, l'idée du contrat le hantait, le paralysait. Au bout d'un an, cela ne fut plus supportable ; il se voyait en quelque sorte exilé de soi-même, et perdu... Un seul remède : la rupture du contrat. La chose fut faite, comme elle a été notée, vous verrez, très simplement, et c'est un émouvant bonheur qui

renaît de cette libération. On fait confiance à la vie, à la nature avec enthousiasme, et chaque année porte sa récompense.

Je n'ai pas voulu faire ici la biographie d'un maître, je me suis contenté de le montrer en schéma dans le sens de son armature individuelle. C'est ce qu'il appellerait une maquette critique. Et je ne vais pas analyser son œuvre, si diverse en son unité jusqu'à cette toile admirable, exquise, qu'il a dédiée à Florence et qui lui valut, d'un consentement quasi unanime, la médaille d'honneur il y a deux ans. Toutefois, je tiens, avant de quitter le lecteur, à marquer quel intérêt singulier me semble comporter tout ce que Désiré-Lucas nous confie de son expérience de paysagiste, commencée par fortune après la guerre. Entre les leçons de ce livre, ce n'est pas la moins forte, la moins magistrale.

ÉDOUARD SARRADIN.

AVANT-PROPOS

A la Martinique où je suis né, une vieille négresse, diseuse de bonne aventure, avait prédit à ma mère que je serais peintre. Peut-être en effet suis-je venu au monde le crayon en main.

J'avais deux ans lorsque mon père, commissaire de la marine, dut rejoindre Brest, son port d'attache. Nous passions alors les mois d'été dans la charmante petite ville bretonne du Faou, et, à quatre ans, je faisais déjà des fugues au port, où mes parents affolés me retrouvaient en train de dessiner les bateaux.

Au lycée, j'écrivais ce que j'appelais avec importance « mon carnet de bord ». Suivirent les « carnets de route » et, pour composer ce livre, il m'a suffi d'en extraire les dates et les réflexions qui marquent les étapes de ma vie.

UNE HEURE CHEZ GUSTAVE MOREAU

Ceci est une histoire chère à mon souvenir.

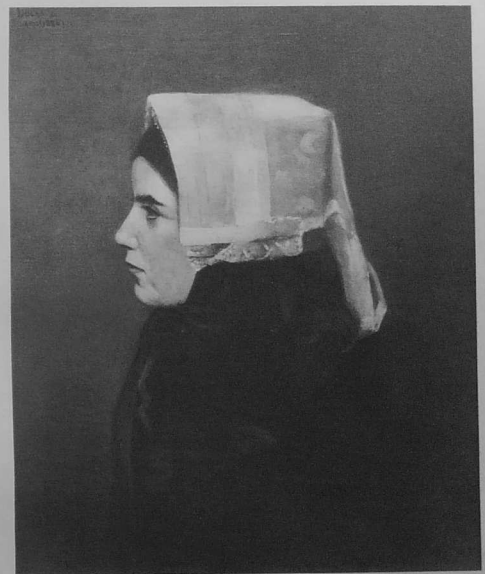
J'étais refusé au Salon de 1896; lourd échec qui anéantisait les espoirs immédiats de mon jeune foyer.

A cette époque je n'avais qu'un seul élève, fils d'un grand antiquaire. Il était l'ami de M. Charles Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, amateur des œuvres de Gustave Moreau dont j'avais, timidement, de loin au Louvre, écouté les leçons. Leçons lumineuses qui me faisaient désirer le connaître de plus près. Je voyais en lui le grand médecin consultant, à qui on va demander la guérison, s'il en est temps encore.

Mon élève me fit donc obtenir, par M. Charles Ephrussi, la consultation tant souhaitée, et, un dimanche matin, je fus reçu dans un petit appartement tout proche de la rue de La Rochefoucauld où Gustave Moreau vivait pendant la construction de son hôtel, devenu aujourd'hui le Musée qui porte son nom.... Oh! cette pièce, ce mobilier! deux chaises et une chaire de maître d'école. Je donne ce détail pour ceux de ses élèves qui auraient, comme moi, gardé ce souvenir....

Et je vois encore Gustave Moreau appuyé contre la chaire, m'accueillant paternellement.

Mon émotion était intense. Le paquet d'épreuves que j'allais lui soumettre se composait d'une tête de jeune Oues-



JEUNE OUESSANTINE (1886)

santine exécutée à Brest, l'année de mes seize ans, sans aucune connaissance, ni direction; des croquis de paysans dont le plus grand nombre datait de mon enfance. Puis un autre

lot d'études faites à l'atelier Bouguereau en 89; enfin, mon tableau refusé au Salon.

Tout cela placé le long du mur.

Il regarda longtemps, attentivement.

Je l'entends me poser ces questions :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— Avez-vous les moyens de vivre ?

— Non; une subvention de la ville de Brest, quelques portraits, c'est tout. Je suis marié et père de famille.

— Et si je vous disais d'abandonner la peinture ?

— Si vous me disiez d'abandonner la peinture, je penserais que je me suis trompé en frappant à votre porte, et je continuerais tout seul à chercher mon chemin.

Cette réponse parut lui plaire. Me regardant avec bonté, il me dit :

— Dans tout ce que vous me montrez là, il y a, à côté de choses bien mauvaises, une œuvre de rare qualité, et j'aurais pleine confiance si vous pouviez la découvrir tout seul. Voyons, je vais vous laisser; lorsque je reviendrai, vous aurez, selon votre choix, classé devant ce mur toutes vos études par ordre de mérite. Jugez-vous vous-même. A tout à l'heure.

Comment expliquerai-je ce que j'éprouvai à cette minute? Il me semblait qu'un chirurgien venait de me rendre la vue.

Sans la moindre hésitation, chaque chose prit sa place définitive : d'abord la tête de jeune Quessantine, puis mes croquis d'enfance et de jeunesse, ensuite un grand espace, et loin, très loin, dans l'ombre, mes études d'atelier.



Mon grand juge apparut.

Au premier coup d'œil, il sourit et me dit :

— Mon petit, vous êtes sauvé. Vous avez vous-même trouvé votre chemin. Quittez Paris, retournez à la campagne,



et faites ce que vous aimiez quand vous étiez enfant. J'ai confiance en vous.

Hélas, ce fut la première et dernière fois que je vis Gustave Moreau!

L'année suivante, j'arrivais à Paris, tout heureux à la pensée de le faire juge de mes efforts dans la voie retrouvée; il venait de mourir.

Cette heure chez Gustave Moreau a marqué un moment décisif de ma vie. Je garde une profonde gratitude à sa mémoire.

EXTRAITS DES CARNETS DE ROUTE

6 Mai 1889. — Arrivée à Paris. A peine débarqués à Montparnasse, abandonnant famille et bagages, je cours au Louvre voir enfin ce Rembrandt, rêve de toute ma jeunesse.

Mes rêves sont dépassés, c'est formidable!

Paris; c'est l'inconnu, mais tout de même, c'est l'espoir, et la bonne tante Maria est avec nous.

Octobre 1890. — Le père Bouguereau se moque de mes godillots cloutés. « Je vous entends démarrer de Montmartre », me dit-il. Et il m'assomme à me répéter que je suis un mauvais élève. Je le sais mieux que lui. J'ai horreur des concours, je travaille pour moi, pour moi seul, et Robert-Fleury m'y encourage.

30 Mars 1896. — Refusé au Salon. Année de déboires. Ça commence mal. (Essai malheureux à la manière de Bouguereau. Tableau détruit.)



TANTE MARIA (1894)

6 Juin 1896. — Le père Bouguereau prétend que je couche au Louvre.

Pour ne pas le faire mentir, me voici une fois encore appuyé à la balustrade qui me sépare d'un Jean Steen.

A côté de moi, un jeune homme se penche sur le même tableau.

Nous le contemplons en silence.

Au bout d'un moment :

— Vous aimez ce tableau?... Connaissez-vous la Hollande?

— Non, mais c'est mon plus cher désir....

Pendant deux heures, nous poursuivons la visite, nous arrêtant aux mêmes choses.

En quittant le Louvre, il m'entraîne à son atelier.

C'est un artiste : Beaux dessins mordus à la façon d'Holbein. Ce camarade est Milcendeau.

31 Juillet. — Marguerite est enchantée, le voyage convenu. Nous partons, Milcendeau et moi, pour quinze jours, avec 500 francs chacun. Rembrandt est le but de notre voyage, nous accomplissons un pèlerinage.

En relevant les notes du voyage de Hollande, je retrouve avec émotion des croquis rapides, d'après les tableaux de Rembrandt, je revis cet heureux voyage.

Au Musée de La Haye, le gardien entre dans la salle au moment précis où, emballé, j'embrasse le portrait de Saskia. Le tableau danse encore sur le mur. Naturellement, il veut me flanquer à la porte, ne comprenant rien à cette forme d'enthousiasme.

Au marché de La Haye, Milcendeau, avec sa tête de brigand calabrais qu'il exagère à plaisir, tient dissimulé sous sa longue pèlerine un carnet de croquis. Une jeune paysanne



FEMME A L'ATRE

de Schevening lui plaît avec sa jolie coiffe. Il la croque. Mais la fille qui s'en aperçoit, prise d'une peur folle, détalé comme un zèbre et se réfugie dans un caboulot. Nous entrons. La fille s'est cachée derrière le comptoir et hurle. Ça va mal tourner!

Heureusement, quelqu'un parle français. Nous voilà sauvés.

Notre interprète, complaisant, nous donne alors un billet ainsi conçu :

« Monsieur, Madame, Petite,

« Voulez-vous poser pour nous, peintres français? Vous aurez argent. »

Forts de ce talisman, nous repartons le nez au vent.

A Schevening, voici une sortie de classe. Jolies fillettes blondes, joues en pommes d'api, coiffes, sabots jaunes... elles se donnent la main.

Instantanément, croquis. Mais les enfants s'envolent comme une nuée de moineaux. Milcendeau montre le billet à une petite retardataire. Elle le lui arrache et fiche le camp. Nous courons après elle; toute la rue court derrière nous. Un homme furieux nous cherche affaire.

Enfin, une dame parle français. Milcendeau, essoufflé, lui explique.... Pour la deuxième fois, nous sommes sauvés.

4 Mars 1897. — Simonidy est venu ce matin. Il m'a vu abattu, découragé, et s'est mis en colère. Il a emporté sous son bras ma petite toile de Vannes « L'Atre », sans cadre. Il veut l'envoyer au Salon. Je la lui abandonne. Nous partons demain, Marguerite, la gosse et moi.

Trussac, 15 Juin 1897. — Ce matin, je travaillais à la ferme du père Le Bihan. Un appel joyeux... la voix de Marguerite. Elle me tend un journal : « Tu as une mention! »



PETITE VANNETAISE

J'avais complètement oublié cette petite toile. Ma foi! je suis content.

Vannes, 1898. — Marguerite m'a réservé une surprise. A table, sous ma serviette, un article de Léo Claretie, au sujet d'une Exposition complète de Rembrandt à Amsterdam, en l'honneur du Couronnement de la Reine. Je pars demain.

LE CONTRAT

Paris, le 7 Novembre 1898. — Ce matin, MM. Tooth et Leroy sont venus me proposer un contrat. Marguerite et moi, nous n'y pouvons croire.

Décembre. — Le contrat est signé. Les toiles que j'ai à l'atelier font leur affaire; ils les ont emportées.

Février 1899. — Ils ont vendu « La Mendiant » pour le Musée d'Adélaïde (Australie). Nous mettons le cap sur la Bretagne.

J'ai hâte de commencer.

Vannes, 10 Août 1899. — Où est ma chère liberté?... Le meilleur travail, le seul vrai est celui que l'on fait dans la joie, pour soi, pour soi seul.

Décembre. — Un prisonnier, c'est moi. Marguerite me dit de rompre. Mais le mot *sécurité* me hante. Ai-je le droit?

Mai 1900. — Exposition Universelle. — Je suis admis à exposer un ensemble de toiles. J'ai réuni quelques ouvrages faits

avant le contrat et d'autres pendant. Examen de conscience. Je vois mes concessions à la vente, c'est-à-dire au marchand. Si je continue, je suis perdu. Marguerite a raison. Il faut rompre.



L'ATRE (Salon de 1897)

Juillet. — Le contrat est rompu. Le père Leroy très chic! J'ai plaidé avec rage. Je sors de ma prison fou de joie, Marguerite encore plus heureuse que moi. C'est à elle que je dois ma délivrance. Nous n'avons pas peur de la vie.

COMMENT J'AI CONNU CARRIÈRE

Eugène Carrière occupait un hôtel à la Villa des Arts, rue Hégésippe-Moreau, et j'habitais moi-même la villa depuis plusieurs années. Mais, ni visite, ni rencontre; le respect et l'admiration me tenaient à l'écart.

Un matin, à ma grande surprise, Carrière frappe à ma porte.

« Je viens, dit-il, me faire pardonner une indiscretion. Retenu à la chambre pendant quelques jours, j'ai pu, de ma fenêtre, vous suivre dans l'exécution d'un tableau. Ayant vu les qualités de celui-ci, je voudrais vous en indiquer les défauts.

Il entre. Le tableau est devant lui :

« C'est *le Benedicite*, n'est-ce pas? Une femme prie, un vieillard joint les mains, soutenu par sa petite-fille. Un bébé, indifférent à la prière, commence à manger.... C'est bien cela, n'est-ce pas? »

A ces « n'est-ce pas », émaillant toute la conversation de Carrière, ceux qui l'ont connu le reconnaîtront.

« Voyons... la scène se passe dans un clair-obscur. Par l'étroite croisée, la lumière pénètre dans la pièce. Notre attention se concentre sur la table et sur les figures qui l'entourent.

« Il faut, de prime abord, diminuer l'intensité lumineuse de cette croisée, afin de nous laisser participer silencieusement à l'action qui se déroule à l'intérieur. »

Et, prenant un papier végétal, il voile la croisée, murmurant : « On ne peut voir deux choses à la fois. »



LE BENEDICITE (Salon de 1901)

Après une pause attentive :

« Quel est l'accent clair du tableau? c'est l'enfant blond placé au centre. Tout doit converger vers lui. Voici le plat fumant. Cet objet me gêne. »

Et comme il semble chercher un moyen pour mieux s'exprimer, je lui tends ma palette.... En quelques secondes, la base du plat se confond avec la table, perdant ainsi sa trop grande réalité.

« Vous comprenez, n'est-ce pas? Il est moins matériel, et assez tout de même pour exprimer sa fonction. Restons-en là pour aujourd'hui. A demain. »

La brusque transformation d'une toile presque achevée me laisse pensif. Je médite la leçon, mais les corrections de la main du maître portent si bien son empreinte que je ne me reconnais plus.

Après maintes hésitations, faisant appel à tout mon courage, j'efface les retouches et m'efforce de repeindre dans le même esprit.

Le lendemain, à la même heure, Carrière revient, regarde dans un silence mêlé de surprise. Mon cœur bat. Enfin son sourire m'annonce qu'il approuve.

« Je ne craindrai plus de vous faire entendre la vérité, » me dit-il.

Et, poursuivant sa belle correction de la veille :

« Vous voyez les mains jointes du vieillard?... On ne voit que des doigts... »

Je lui tends mes pinceaux et il efface, il efface... les mains semblent tremblantes, elles prient.

Comme la veille, quand il part, je repeins le morceau corrigé.

Ma joie était grande, la pensée de Goethe : « Pauvres gens



VIEILLE DEVANT L'ATRE (croquis)

qui confondent exactitude et vérité », s'éclairait à mes yeux. C'était l'essor vers de nouvelles conquêtes.

La trace de la main de Carrière se trouve encore dans ce tableau, acquis au Salon de 1901, pour le Musée du Luxembourg : un verre, sur la table, peint d'un seul coup de pinceau,

avec de la couleur, cette fois, mais si spirituellement indiqué que nous avons convenu de n'y plus toucher.

L'amitié du jeune peintre et du grand Maître grandit de jour en jour. Ses paroles substantielles m'ont sans cesse apporté de nouvelles lumières, et plus tard, son courage devant la maladie, sa fermeté stoïque devant la mort, m'ont donné la plus forte leçon humaine que mon âme ait jamais reçue.

CARNETS

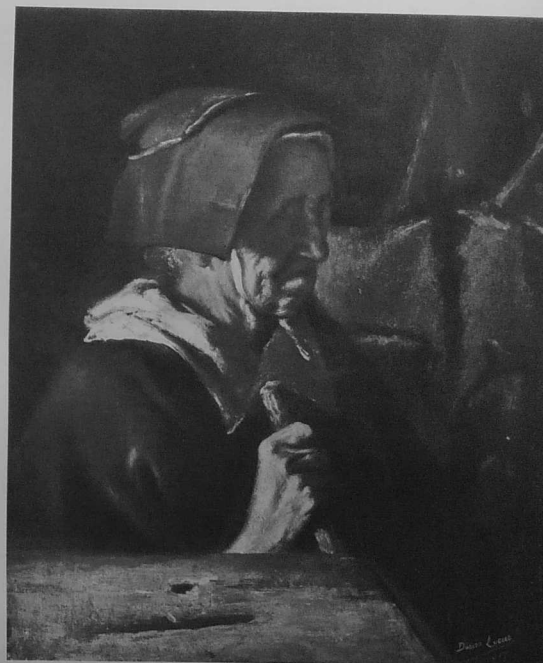
Mai 1903. Au Salon. — L'art classique se compromet de plus en plus. La lettre prévaut sur l'esprit. Le morceau bien ficelé, l'art d'imitation domine. Je sens la réaction qui monte, réaction nécessaire.

Juin 1903. — Je quitte Vannes. La maison est trop lourde pour nous. Saint-Cado serait une source de travail. Belz est à cinq kilomètres.

J'ai trouvé à Belz une petite maison avec jardin. Le propriétaire consent à faire percer un jour d'atelier dans la mansarde.

Ma femme et mes petits se plaisent dans ce patelin. Pour eux, c'est la santé et la liberté des champs.

23 Juillet. — Le jardin est trop petit. Marguerite aime la culture. Nous avons loué un champ, et quand j'ai fini de peindre, tous en cœur, nous y travaillons. Tout le monde ici cultive son champ.



VIEILLE DEVANT L'ATRE

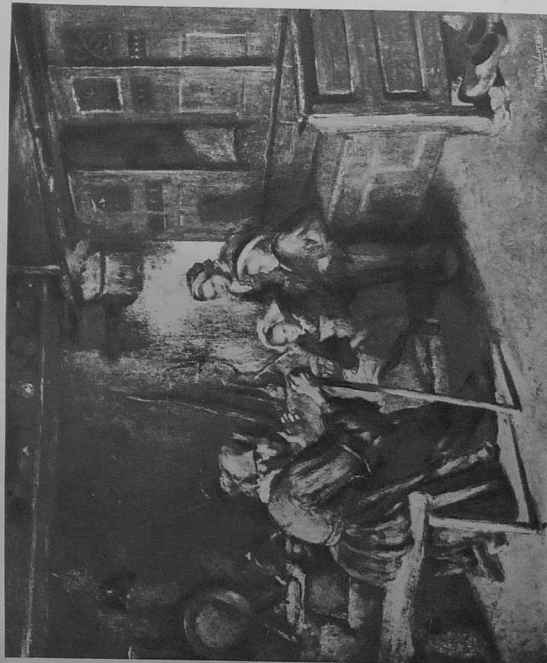
Belz. — Ce coin m'emballé de plus en plus. Beaux motifs partout : la procession à Saint-Cado, la messe autour de l'église, les dunes d'Étel, des têtes de pêcheurs admirables.

Septembre. — Tante Maria court après les enfants pour les faire travailler. Ils se sauvent comme des oiseaux.

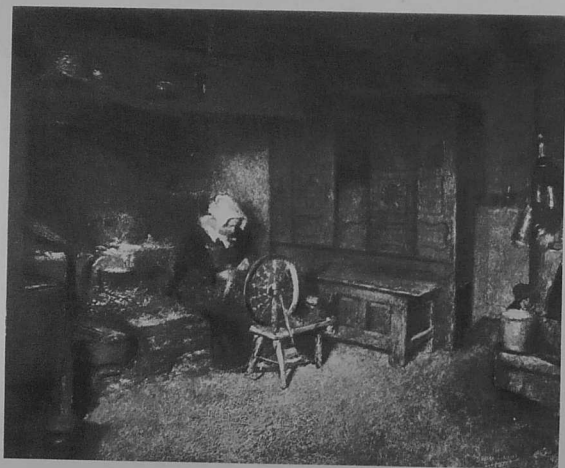
Ce nom de tante Maria m'arrête. Tante Maria était la sœur aînée de mon père. Mariée très jeune, veuve un an après, elle avait, à quatre-vingt-dix-sept ans, oublié le prénom de son mari qu'elle recherchait obstinément dans sa mémoire — si fidèle pourtant sur d'autres points.

Tante Maria s'était attachée aux enfants de son frère comme s'ils étaient les siens. C'est elle qui nous faisait travailler avant que nos oncles ne nous prissent en main. Elle surveillait nos jeux, nous suivait en promenade. Sa présence est mêlée à toute ma vie; et notre affection égalait celle que nous avions pour notre mère.

Après la naissance de mes enfants, elle fit pour eux ce qu'elle avait fait pour nous. Mais plus vieille, toute menue et toute faible, elle avait encore moins d'autorité et mes quatre lurons, qui l'aimaient tendrement, lui faisaient les pires niches. Surtout quand sonnait l'heure des devoirs; ils se cachaient dans le jardin, se sauvaient à toutes jambes quand elle les dénichait et, tous les jours, recommençaient ces courses folles où tante Maria était battue, bien entendu. Mais elle riait de son bon rire si touchant d'aïeule indulgente.



Le mot breton « Aven » veut dire inspiration.
Pour avoir l' « Aven », disaient les Druides, il faut réunir
trois conditions :



FILEUSE AU ROUET

un œil qui sait voir la nature
un cœur qui sait sentir la nature
une volonté qui ose suivre la nature

Belz. — Échangé avec Clément cinq bicyclettes pour une
toile. Les gosses sont fous de bonheur. Famille vélo. La vie
est belle!



THONIERS

1904. — Le pastel est un métier rapide et commode. On
dessine avec le ton. Je viens de fabriquer une boîte de pastels
qui me permet de travailler debout et en marchant. Le pastel
m'arrache à mes mauvaises habitudes : je pense trop à la pein-
ture. « Prenez garde à la peinture », dirait le père Quost.

« L'habileté est nécessaire pour mentir, mais non pour dire la vérité. » Le père Quost a des paroles éclairantes. Je ne le quitte jamais sans me sentir augmenté. Il m'a dit aussi : « Celui qui a trouvé une formule a contracté une maladie mortelle... il en mourra. »

Belz, 21 Mars 1907. — Cinq ans à Belz ! J'ai beaucoup travaillé ici et à Saint-Cado. Mais, vraiment, nous sommes bien isolés. Douarnenez me tente et Brest n'est pas loin. Brest ! mon enfance, ma jeunesse ! Habiter Douarnenez plairait à ma femme. Pour les enfants, c'est du nouveau.

Septembre 1907. — Fugue à Douarnenez avec Marguerite. En remontant Port-Rhu, sur la route de Quimper : « Manoir à louer. » Nous visitons. Emballés, nous louons.

C'est une vieille maison trapue, aux murs épais.

Elle a plus de cent ans. Grand jardin, des arbres, la rivière à nos pieds, la mer devant nous. — Je ferai percer le toit du vieux hangar.

Juillet 1908. — Très inquiet devant le paysage, sous le ciel qui influence tout. Je suis tellement l'homme du clair-obscur ! Pourtant, le paysage m'attire, les foules, les marchés....

Et l'espace !... peindre l'espace !...

Oh non ! le don ne suffit pas. Il faut le courage, l'effort incessant. Le don n'est rien sans le travail.



LE PORT DE DOUARNENEZ

15 Juin 1910. — Kerbervet est en vente : j'achète. Nous aimons tant cette vieille maison, elle devient de plus en plus



CASTELAROC'H

le centre familial ; le grand jardin est un paradis pour les enfants.

Mon atelier est un hangar dont le plancher est à jour. Je vais le faire calfater et blanchir les murs à la chaux. Les murs blancs s'irisent de la lumière des différentes heures, le moindre



LE VIEUX PÊCHEUR

ton louche ou incertain est intolérable sur leur blancheur. Le mur le désigne et le rejette. C'est un contrôle.

Sous l'atelier se trouve la ferme où habitent les Tirily. Ils

partent dans trois jours, j'achète les meubles. Le sol de cet intérieur est en terre battue. Grande cheminée, quelques vieilles marches pour monter dans la cour.

Août. — Charles Cottet est venu me voir. Il est émerveillé de la ferme. C'est ici, désormais, que je peindrai mes paysans.

Octobre. — Je ne vais plus chez les paysans surprendre leur vie. Ne vais-je point « fabriquer » ?

Le paysan pose mal hors de chez lui, il est dépaysé.

Les objets meurent quand ils ne servent plus.

Il faut surprendre la vie et peindre dans l'emballement. Pas de préméditation.

Le père Quost a raison. On cherche à réaliser trop vite. Étudier pour soi, pour ses cartons, jusqu'à la complète connaissance. S'imposer un progrès journalier.

J'aime ce mot « progrès ». Je veux en faire le but de ma vie.

Douarnenez. — Ma boîte de pastels solidement fixée à la taille et aux épaules par une courroie est rudement commode. Les mains libres, on se déplace à son gré, on se mêle au grouillement de la foule.

Au marché si vivant, si coloré, de Douarnenez, il y a des fâcheux : ce sont les baigneurs. Ils me masquent les groupes de paysans et m'empêchent de travailler.

Ce matin, exaspéré, je fais un geste de la main à un gros type pour qu'il s'écarte. Il ne bouge pas. Je recommence avec colère... et il comprend cette fois...

« Mais foutez-moi la paix, me crie-t-il, je n'ai pas besoin de vos lacets de souliers!... » Il m'a pris pour un colporteur! Autour de moi, on s'esclaffe.



INTÉRIEUR DE PÊCHEUR

Juillet 1913. — Saint-Guénolé. Pays gris perlé, rochers plats, petites maisons de pêcheurs enfouies dans le sol, à l'abri du vent.

Le paysage marin m'attire.... La mer, les ports, les bateaux; je me sens dans mon élément.

LA GUERRE

5 Juillet 1914. — A Belle-Isle avec Marie. Bruits de guerre. Nous rentrons à Kerbervet où toute la famille est réunie.

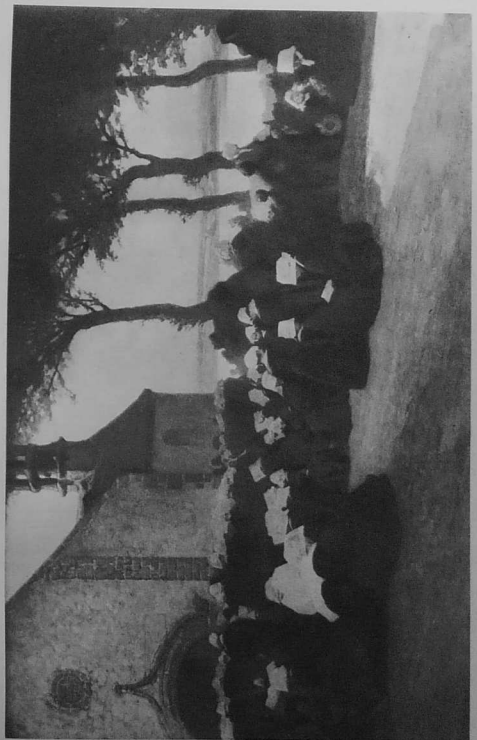
15 Avril 1915. — Mobilisé. Ordre de rejoindre Plémear. Dirigé sur Amiens.

Vie angoissante, incertaine, mais passionnante. Chaude amitié des Carvin. Chez eux, je retrouve la famille.

Amiens, 6 Octobre. — Pierre l'Aveugle traverse la place du Cirque. Silhouette à la Brueghel. Pierre l'Aveugle est une figure connue de tout Amiens. C'est le mendiant, le cheminé-né. Il faut d'abord lui donner deux sous si l'on veut entamer une conversation. A la fois vieux philosophe et musicien, il compose selon les bruits de la nature; tous les pianos d'Amiens lui sont ouverts.

Du matin au soir, cet errant arpente la ville, palpant l'air de ses mains frémissantes.... L'air, pour lui, est matière tangible. Ses antennes lui révèlent l'obstacle, il le contourne, et s'en va seul à travers la campagne dénicher le lait pour les petits enfants, le lait si rare en ce moment!

Nous sommes camarades. — Au son de ma voix, il sourit, s'accroche à mon bras, et nous marchons ensemble. — Il se



LE PARDON DE SAINT-CAIDO

parle à lui-même, révèle les choses que son esprit voit dans les ténèbres.

Cet aveugle m'éclaire.

Avec une pointe de mépris, il nous appelle « les clairvoyants » et prétend que nous ne savons pas voir. Le plus souvent c'est si vrai!

Novembre 1915. — Mon bon ami Carvin m'a prêté son atelier de la rue Le Nôtre. Vraie cage de verre. J'y couche en compagnie des rats. Mais je suis un vieux dur-à-cuire : classe 89. Les rats ne m'attaquent pas.

Au loin, sans cesse, le bruit sourd du canon.

Correspondance. 1916.

Nul homme n'est fort, s'il ne s'est longuement penché sur son âme pour en sonder les profondeurs. Il sait alors ce qu'il vaut, ce qu'il peut donner, ce qu'il lui reste à faire. Toute la vie morale est là, et la vie morale est au-dessus de tout, même de l'Art. D'ailleurs, les deux vont ensemble.

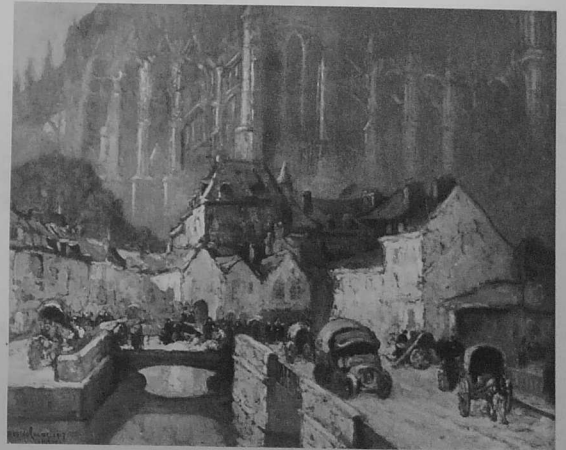
Le vrai progrès exige une volonté qui s'appuie sur elle-même, et avec l'énergie tenace, une indifférence complète aux critiques et à l'opinion.

Tout le monde raisonne et critique dans l'ignorance des faits. A trop raisonner on perd l'enthousiasme et la confiance.

Les êtres supérieurs ne se donnent jamais d'attitude. Ils prennent le ton de tout le monde, ne voulant pas se singulariser.

Mais quand il s'agit de quelque chose de sérieux, c'est à eux que l'on pense.

1917. — Lassitude générale. Effort de redressement.



LA CATHÉDRALE D'AMIENS (1917)

Stratèges en chambre. Ils critiquent le haut commandement. C'est une pression quotidienne de toutes les incompétences sur ceux qui savent, sur ceux qui veulent; lesquels continuent de *vouloir* parce qu'*ils savent*.

6 Juillet 1917. — Léopold Guillou est mort pour la France : vingt ans ! Brave enfant que j'ai vu grandir et que nous aimions tous !

Janvier 1918. — L'art, en se perfectionnant, revient à son enfance, c'est-à-dire à sa simplicité. Il faudrait, après la guerre, garder nos âmes d'aujourd'hui.

Mars 1918. — Malade, je maigris à vue d'œil ; je deviens poids-plume. Tout le monde me croit fichu. Moi, j'ai confiance.

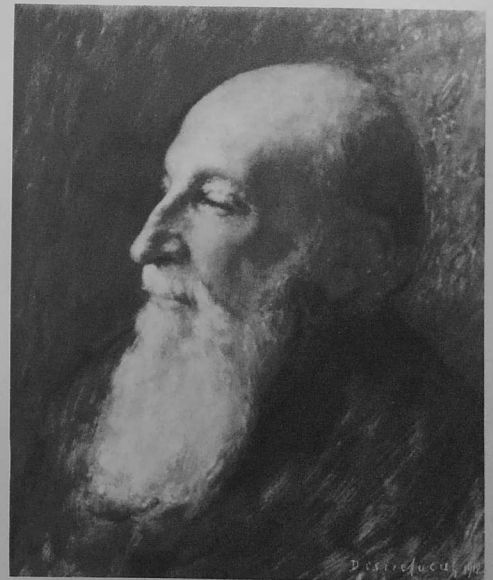
Avril 1918. — Démobilisé — heureux de rentrer —. Pourtant, je quitte Amiens à regret.

11 NOVEMBRE 1918 : LES CLOCHES!...

CARNETS

Quimperlé, Juillet 1919. — Marguerite a demandé à Marie de rester ici avec moi. Elle ne peut quitter la maison. Le désir de travailler me tourmente. Je me sens une âme de chemineau, — mais de chemineau fatigué....

Août. — Irrésistiblement attiré vers le paysage en profondeur, la construction architecturale de la terre. Ma vie de peintre se transforme.

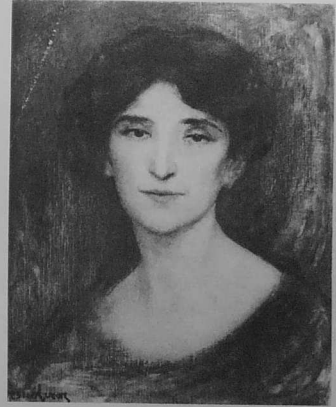


L'ONCLE THUBE



LA HÉTRAIE DES PLOMAR'CH

Septembre. — Ma vie actuelle est un tourment.
Incertitudes, doutes, désespoir. Le but n'est pas encore en
vue. Le chemin n'en finit plus!...



MARIE RÉOL

Quimperlé, Octobre 1921. — En pleine nature.
Cézanne me hante. Non qu'il me donne le désir de le suivre,
mais parce qu'il affirme que le vrai but de la peinture n'est pas
l'imitation des choses, mais la sensation qu'elles nous suggèrent,
et leur situation dans l'espace par le volume coloré.
Je vois cette vérité inscrite sur la nature. Devant moi, de

beaux mouvements de terrain. J'imagine un passant descendant la colline, il marche droit devant lui, traverse la route, gravit la côte et moi debout à mon chevalet, j'observe longuement les plans qu'il foule; j'interroge la lumière qui les colore, j'essaie de la déposer sur ma toile.

Mon étude, volontairement disciplinée, prend une forme géométrique d'où le pittoresque est exclu.

Cet exercice n'est point un aboutissement, c'est un bloc grossièrement taillé, un épannelage, une sorte de cubisme. L'objet attend, pour dire son nom, que son volume coloré ait pris sa place définitive dans l'espace par rapport à tous les plans environnants.

Le dessin n'est pas seulement le contour d'un objet, c'est la définition des espaces en profondeur dans lesquels se meuvent les formes. Réduire tout en plans frappés par la lumière. Plénitude du ton, valeur dans sa force, le tout coulé dans l'épaisseur de la matière.

Trouver l'expression *vivante*; la peinture d'imitation tourne le dos à l'art.

CARNETS

Ouessant, 10 Août 1922. — Nous sommes ici depuis un mois.

Aujourd'hui, la pluie cingle, le vent mugit, les vagues éclatent.

Vêtus comme des scaphandriers, nous avons mille peines

à rejoindre la cloche sous-marine où l'ingénieur C... nous permet de déposer nos toiles. Le pont de fer qui conduit à la



OUESSANT

cloche surplombe le gouffre. Entre deux lames, au galop, nous avons pu l'atteindre.

De là-haut, spectacle inouï, indescriptible!

Travail à peu près impossible, mais cet état violent exalte

la sensation; le moindre croquis, la moindre tache semblent haletants, comme nous-mêmes.

5 *Septembre*. — A certains jours bleus, Ouessant est une île charmante, avec ses petits jardins. Le touriste qui arrive aujourd'hui ne connaîtra pas la vraie physionomie de cette île farouche.

17 *Septembre*. — Ce matin, la brume nous isole comme le mur d'une prison. La sirène mugit... une désolation immense enveloppe l'île. C'est bien l'île de l'épouvante.

Rien à faire....

2 *Octobre*. — On va retrouver la Maison!

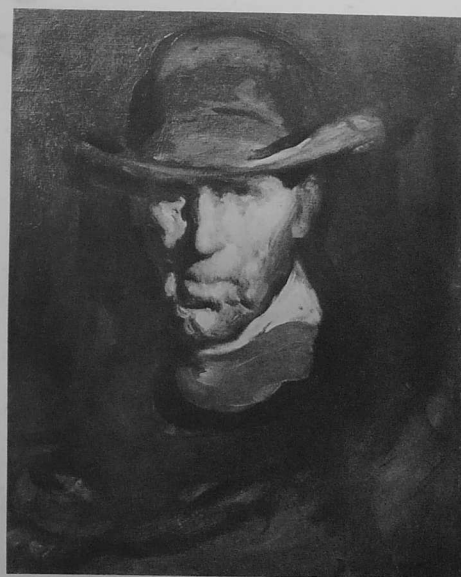
Quimperlé, 27 *Octobre*. — Bienfaisante saison d'automne! Indispensable solitude... examen de conscience.

Cette retraite annuelle me permet de faire le point. J'ai toujours la sensation de commencer. Il faut beaucoup de temps... beaucoup d'années!

Paris, *Novembre*. — Souci ardent de la lumière. Obsession de la lumière. Trouver d'abord la lumière intérieure. Tout oublier du passé. Sincérité totale avec soi-même et avec la nature.

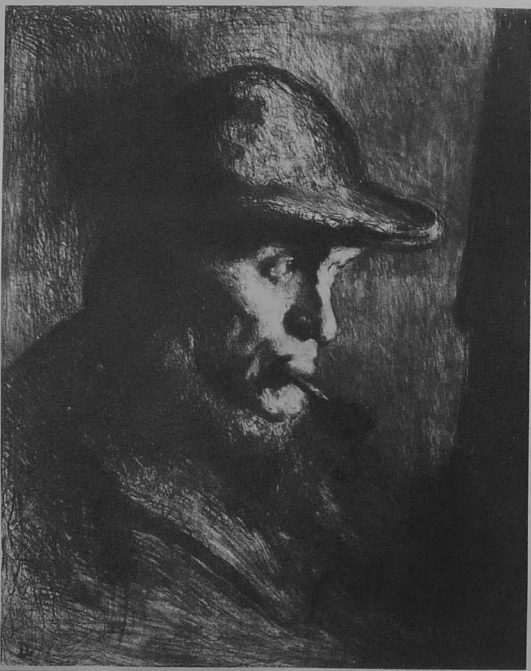
Ne jamais commencer sans un croquis et une notation de couleurs. Toutes les fois que je l'oublie, je le regrette.

La qualité et le poids d'une étude dépendent de l'endurance dans l'observation. La qualité d'un croquis ou d'une pochade dépend du choc, de l'intensité d'émotion.

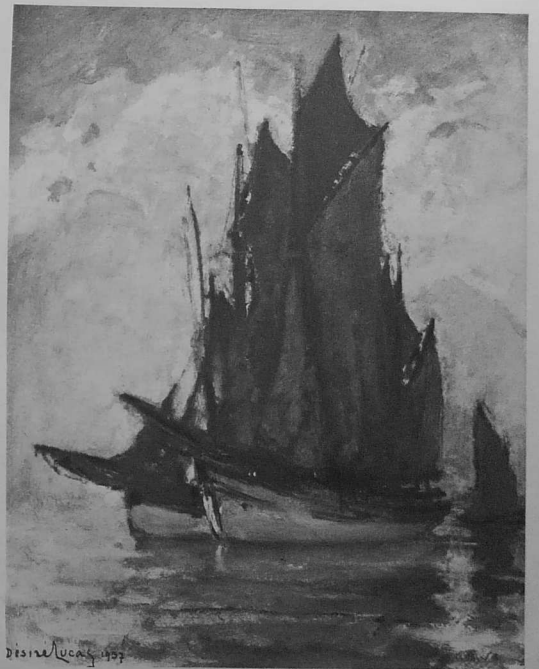


L'HOMME DE LA TERRE

Vence, 20 *Juillet 1924*. — Ma chambre donne sur une petite place. Devant ma fenêtre, toujours ouverte, un beau platane se balance au vent. De mon lit, je le vois s'enfoncer



X LOUP DE MER



THONIERS DANS LA BRUME

dans la nuit; je m'éveille devant ce vitrail ruisselant de soleil; ses belles palmes, au moindre souffle, pénètrent chez moi... quelques feuilles jonchent le tapis. Cet arbre est une présence vivante.

Sur un de mes carnets de 1913, j'avais inscrit : « Inutile de t'y frotter, tu ne sauras jamais peindre un arbre. » Pourtant, celui-là, je veux l'attaquer. « Oublier tout ce que l'on sait et suivre comme un enfant. »

Je ne sais si j'ai réussi, dans tous les cas cette fois j'ai compris.

Octobre 1925. — En pleine nature, le matin de mon départ de Quimperlé.

Considérer les rapports qui existent entre la petitesse de la toile et l'immensité de la nature. Quand on a conscience de l'écart de ces rapports, on voit qu'il n'y a plus de place à l'imitation des choses.

La lecture des plans, la lumière qui frappe ces plans, voilà ce qu'il importe d'exprimer.

On peut être bavard avec son pinceau. Peindre seulement quand on a quelque chose à dire.

L'âge se mesure à la jeunesse du cœur, à la qualité d'amour, à la vie qui jaillit de l'œuvre. « Il n'y a pas d'âge, dit le père Quost, il y a les vivants et les morts. »

Kerbertvet. — J'aime à bibeloter. Je viens de fabriquer une



LE CAP ROUX

boîte de peinture très pratique, légère, qui résiste au vent, et contient tout ce qu'il faut pour l'étude, le croquis, la notation. Deux palettes; l'une, faite pour les ciels seulement.

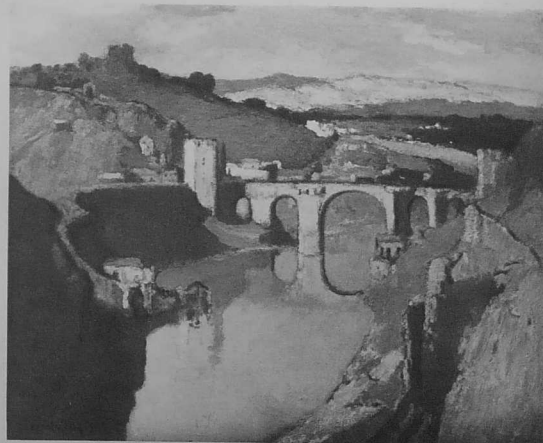


LE TAGE A TOLEDE (Dessin)

Le ciel! Construire sa voûte de lumière, la rendre insondable, donner à la terre sa pesanteur, sa densité. Comment poursuivre la réalisation d'un paysage si ces éléments essentiels ne sont pas d'abord définis!

Persévérer dans les études en profondeur. Classement par zones.

Les derniers paysages du père Quost sont très encou-



LE TAGE AU PONT SAINT-MARTIN (TOLEDE)

rageants. Ils prouvent d'une façon éclatante qu'une certaine qualité d'amour échappe à la vieillesse. Conversation au Salon avec Grosjean dont l'art est de cet ordre.

Une des conditions de notre dignité, c'est de faire l'inven-

11 heures 1/2. — L'auto roule. Le ciel nuageux fait courir de grandes taches noires sur la plaine. Les effets se succèdent avec violence, les nuées dévorent les crêtes de la montagne.

A perte de vue, la terre inculte... brûlée, le ton fauve partout. Chênes verts, gigantesques.

1 heure 20. — Route de Talavera à Arenas, formidable! C'est ici qu'il faut revenir.



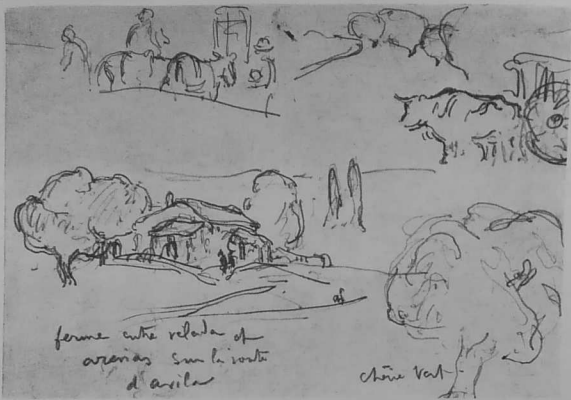
ROUTE DE TALAVERA



La Sierra, la plaine ravagée par le passage des troupeaux, et quels troupeaux! Moutons, chevaux, taureaux noirs. Encore d'énormes chênes verts.

On roule. Entre Arenas et Avila, forêts de pins, routes en





ferme entre velada de
arenas sur la route
d'Avila

Marie Val

lacets. D'innombrables troupeaux de moutons; on dirait, au loin, le sol en mouvement. Terrains incultes, des cailloux.

Arenas. — Descendre ici l'année prochaine.

40 kms d'Avila. — Les beaux mouvements de terrain reparaissent : ocre de ru, violet sombre dans les fonds.

27 kms d'Avila. — La nuit descend, grands espaces bordés de montagnes mauves et bleues, presque noires. Quelques oliviers. Pas une maison. Des ânes, des moutons, des taureaux, conduits par des hommes bardés de cuir et montés sur des chevaux; fantastique dans la nuit!



DESSIN POUR « L'OBLATE »

Sur un âne, une femme assise, l'enfant dans ses bras, l'homme à pied : la Sainte Famille. A chaque détour de chemin, même tableau biblique.

Enfin Avila. — Forteresse entourée de remparts. Campagne désertique. Au loin, la montagne.

L'ombre de la Grande Thérèse plane sur la ville.

Vendredi : passé la nuit à Avila.

Samedi : départ pour Ségovic.

marie franc
fronstai
jean claud
prigent
marie
caraff
T.A.P.

COMMENT

J'AI DÉCOUVERT LA MAQUETTE CRITIQUE

Un jour, un sculpteur, un bon camarade, m'appelle pour voir son dernier ouvrage : une maternité.

Ma première impression est une inquiétude.

« Je vois, lui dis-je, de beaux morceaux, mais vous ne montrez là ce que vous savez et non ce que vous ressentez. Le mouvement de l'armature qui soutient votre groupe manque de vie et a dû rudement vous gêner en cours d'exécution.

« Que diriez-vous d'une toute petite maquette dans laquelle il n'y aurait place qu'à l'expression essentielle, l'enroulement de la mère autour de l'enfant ? »

Et je dessine d'un trait de fusain le schéma de l'armature qui donne au mouvement son maximum d'intensité.

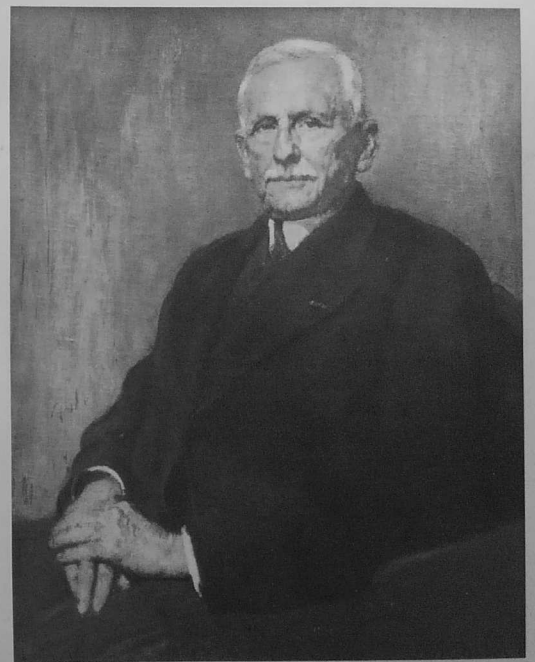
L'ami, conquis par cette trouvaille, m'appelle quelques jours après : sa maquette est parfaite, sensible, épatante!

« Je suis surpris, me dit-il, qu'une esquisse sommaire puisse à ce point démolir l'effort de tant de jours. »

Ce contrôle a singulièrement augmenté mon pouvoir critique sur moi-même. Combien de tableaux, fatigués par le labeur, n'ai-je point sauvés par ce simple moyen!...

Août 1933. — Après avoir lu Bergson.

L'homme qui s'est refait une âme d'enfant s'est recréé lui-même... La création de soi, par soi. La Nature l'avertit du



LE MÉDECIN GÉNÉRAL CLARAC

miracle par un signe : la joie. La joie est le grand signe de la certitude, et nous indique que nous sommes dans notre vraie direction.

Le philosophe et le peintre se comprennent à merveille. Il m'est très agréable d'échanger des idées avec l'abbé Bouzon. Kerbervet, août 1933.

PRÉFACE POUR UNE EXPOSITION PARTICULIÈRE

Qu'est-ce qu'un tableau ?

Une émotion reçue et transmise.

Voici la voûte insondable du ciel. La terre prend sa place sous cet infini, la lumière nous en révèle la structure; dans l'espace, ses lignes et ses mouvements forment une succession de plans qui se colorent selon l'heure et la distance. Aucun de ces plans n'échappe à l'influence du ciel et chacun exerce une action sur ses voisins.

La lumière, l'architecture de la terre, l'espace sont les données éternelles. La maison, les bois, les champs sont les accidents humains.

Choisir selon l'importance entre ces éléments divers, et trouver l'expression la plus vivante, la plus harmonieuse, pour communiquer l'émotion reçue, là est le problème.

Et maintenant, comment naît le tableau ?

Dans le feu de l'enthousiasme, un croquis d'abord,

immédiatement suivi d'une notation de couleur, témoins du choc émotionnel.

Le croquis synthétise en quelques traits le motif dans sa construction essentielle; la pochade inscrit l'effet dans son



LOCRONAN

maximum d'expression et résume l'harmonie dans ses grands rapports.

Les deux forment un tout qui contient l'œuvre à venir.

Voilà donc, trouvée en quelques minutes, la substance d'un tableau. Mais il faut encore, dans cette même séance, avant

que notre impression ne soit émoussée, développer ce que le croquis et la pochade nous ont révélé.

C'est alors qu'interviennent les études documentaires, l'analyse serrée des plans frappés par la lumière, près de nous et dans l'espace.

Puis nous voici dans le silence de l'atelier, en face du rêve à réaliser; la toile blanche est sur le chevalet. Sous nos yeux, les premières notations. Évocatrices sensibles de la nature, elles représentent l'émotion reçue. A côté, dessins et études documentaires.

Mais c'est toujours le cri du cœur qui a raison. Il s'y ajoute ce que notre mémoire et notre subconscient ont enregistré et que le pinceau ne peut jamais exprimer complètement, en face de la nature.

Alors, notre sujet compris, possédé à fond, une exécution alerte, aérée, se chargera de traduire notre sensation et de communiquer notre enthousiasme.



ASSISE

PREMIER VOYAGE EN ITALIE

Beaulieu-sur-Mer, 3 Avril 1934. — Départ de la villa Nékita avec Morane et Marie. Temps merveilleux. La vie est belle!

Passage à la douane italienne. L'auto remplie de nos boîtes

et de nos sacs, nous étions un peu inquiets. Les douaniers italiens s'avancent. « Nous sommes des peintres français. » Un sourire : « Peintres français... rroulez! »

Jusqu'à Gênes, la route suit la mer. Route admirable, fleurie de jardins. Villages charmants : Recco, Rapallo, Santa Margherita, Portofino; coucher à la Spezia.

4 Avril. — Pise, place du Dôme; merveille.... Traversée d'un beau pays montagneux. Petites villes du Moyen Age : Volterra, San Gimignano. Revenir à San Gimignano.

Et Sienne, sa place, sa belle cathédrale! Quand y revien-drons-nous?

9 Avril, Pérouse. — Ville guerrière. Une saison d'études à Pérouse.

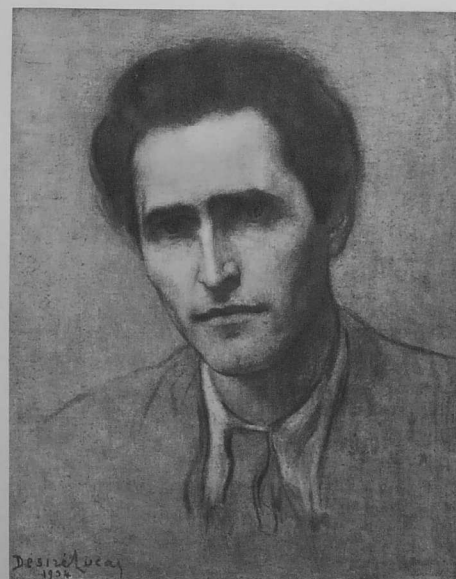
Enfin Assise. — Les souvenirs franciscains nous enve-loppent. Nous oublions la peinture.

Mais elle ne perd jamais ses droits et nous voici au travail. On ne peut que prendre contact. Assise mérite d'être un but.... Revenir!...

Assise, 15 Avril. — Ce matin, je me suis cru ambas-sadeur!

Nous avons travaillé à la Crypte et, après une bonne séance, sac au dos, nous allions rejoindre l'auto sur la place.

Cette esplanade Saint-François, tout à l'heure déserte, était noire de monde.



LE VIOLONCELLISTE GABRIEL BUNTSCHU

Les chemises noires sur deux rangs, des hérauts d'armes en costume du Moyen Age; les étudiants avec leurs insignes et leur singulier chapeau, le chapeau de Louis XI.

Tout ce monde venait faire escorte à une mariée de haute classe.

Nous avons mille peines à nous frayer un passage.

Tout à coup, une rumeur, des rires, un chant éclate : « Capello... Capello... ».

Les yeux de cette foule sont sur moi, les mains me désignent. Ma tenue était la raison de ce succès : un vieil imperméable, long comme une robe de moine, noué d'une corde à la taille, et un chapeau... un chapeau!... jaunâtre, la calotte en pyramide, le bord flottant comme un vieux chiffon (il est léger, j'adore ce galurin!).

Surpris, j'avance sous les rires, jusqu'à l'auto, la belle auto de Morane qui me donne aussitôt de l'importance. Je jette le chapeau, coiffe le béret, et levant la main dans un majestueux salut fasciste, je crie de toute ma voix : « Evviva Italia! » De toutes parts l'écho me répond : « Evviva Francia! » On murmure : « E un pittore francese. » Les groupes se serrent autour de nous.

Les jeunes chefs présentent : « Studenti di medicina... studenti di legge. » Je serre les mains, je félicite.

Avec de grands gestes, nous échangeons d'enthousiastes propos....

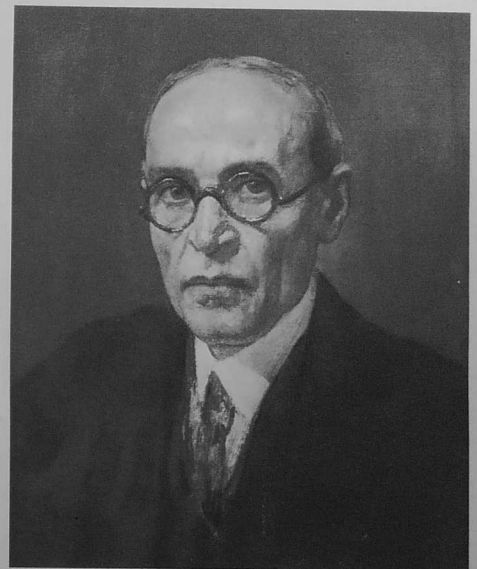
Mais voici le son des trompes... la mariée....

Tous les mouchoirs s'agitent pour nous dire adieu.

Trop tôt fini... je me croyais l'envoyé de France....

Aurais-je la folie des grandeurs?

16 Avril, Montefalco, balcon de l'Ombrie. — Coucher de



CHARLES MIGUET (Salon de 1936)

soleil sur la belle plaine. En route pour Florence par Pérouse, le lac de Trasimène, Arezzo. Arrivée à Florence dans un poudroiement d'or. Une féerie à la Claude Lorrain.

A Florence, trop de merveilles. Trop à voir en quelques jours. Revenir ici l'an prochain, se laisser pénétrer. Vivre à Florence deux ou trois mois....

21 *Avril*. — Quittons Florence. Nous n'avons pu jouir de la belle traversée des Apennins à cause de la route encombrée par une course de bicyclettes. Mais cette foule aimable nous acclame; les filles remarquent ma vieille tête, rient à pleines dents et crient : « La barba! » Je souris, je salue de la main, j'envoie des baisers.

Décidément, je suis né pour la vie publique.

22 *Avril*. — Entendu la messe à Bologne, dans la cathédrale rose. Traversée des Apennins.... Parme, Asti, souvenir d'un bon déjeuner arrosé d'un vin d'Asti!

La frontière, la France.

Voyage de rêve pour marquer les étapes à venir.

L'Italie sera une source de nouveaux progrès. Sa lumière, plus fine que celle d'Espagne. Partout, le style.

Chalon-sur-Saône, 25 Avril. — Les trois compagnons se séparent.



FLORENCE
Médaille d'honneur (Salon de 1936)

SUR LE PÈRE QUOST

Aux heures d'incertitude et de dégoût — que nous connaissons tous — rien ne vaut le secours spirituel de l'ami qui possède notre confiance.

Le bon père Quost, dont j'ai si souvent parlé, fut pour moi cet ami. Il l'est encore, par delà la mort.

J'évoque ici son image :

Une courte barbe blanche, des yeux vifs dans un visage pâle, des yeux de diamant noir qui scrutaient l'interlocuteur.

Coiffé d'un béret de velours, et enveloppé d'un manteau de bure blanche, il recevait le plus souvent dans son petit salon, près d'un feu de bois qu'il tisonnait distraitement.

La tête légèrement penchée sur l'épaule, les mains croisées aux genoux, tel que le représente l'affectueux, l'excellent portrait peint par Suzanne Quost, sa fille, il apparaît sans cesse à ma pensée dans cette attitude familière.

Ses amis étaient accueillis avec une joie qu'il manifestait vivement, puis son attitude se concentrait dans l'attention, et ses silences se prolongeaient parfois jusqu'à faire perdre contenance.

Mais après avoir mesuré votre degré de sincérité, ou d'inquiétude, il sortait de son mutisme, et les mots arrivaient adaptés à votre tourment, éclatants de justesse, gonflés de sa longue expérience.

« Travaillez pour comprendre et non pour bien faire. »

« La présentation à la lumière est l'auscultation d'un motif... »

« Interrogez la nature et ne répondez pas pour elle. »



LE VILLAGE DE CONTES (Alpes-Maritimes)

« Si vous voulez être coloriste, ne cherchez pas la couleur. »

« Se contenter de ce que l'on peut donner sans vouloir se dépasser, mais s'augmenter soi-même par un constant effort. »

« Travaillez pour vos cartons. »

Bien qu'il appartint par son propre génie à la famille des Impressionnistes, le père Quost n'a jamais fait partie d'aucune école, ni accordé la plus légère concession à la mode ou à l'argent. La Nature était sa seule passion. Il la consultait avec ferveur, et la recréait dans son sens le plus pur, le plus vrai, le plus sensible.

Possédant la qualité essentielle, la naïveté, la fraîcheur d'esprit, sa main n'obéissant qu'aux impulsions de son amour, il s'élevait aux sommets de l'Art avec la simplicité d'un cœur d'enfant.

Le voilà bien, le vrai retour à l'innocence des primitifs! Mais pour l'atteindre, il faut une âme comme la sienne.

Cher père Quost, vous de qui la vie fut si simple et si remplie, ceux qui vous ont approché vous gardent une vénération.

Vous les avez aidés à monter vers la lumière, votre voix les guide encore aux heures d'incertitude, votre art est un Évangile.

Quelques lettres du père Quost adressées, les unes à Marie, les autres à moi.

Chère Mademoiselle,

Non, je n'étais pas triste chez vous, mais encore un peu fatigué.

Je ne crois pas que vous ayez raison d'emporter mes pochades à la campagne. Cela ne peut vous être utile en rien. Gardez-vous de les regarder. Faites chaque jour une petite

étude très poussée, faites-la pour vous, en dehors de votre travail, de vos tableaux, pour vous, non pour la montrer. Et très poussée — j'entends au point de vue de la justesse en



LE CHATEAU D'ESPALION

tout —. Ce n'est pas en omettant qu'on fait simple, mais en retranchant. C'est bien différent, et pour pouvoir retrancher, il faut d'abord mettre trop (La Palice). Et d'ailleurs, il vaut mieux n'être rien que le souvenir d'un autre (Corot). Et puis, c'est

en faisant des études où il n'y a plus rien à ajouter qu'on peut arriver à faire des tableaux où il n'y a plus rien à retrancher.

Une œuvre d'art, vous répète souvent Désiré-Lucas, est une émotion ressentie et transmise. Le travail seul transmet cette émotion, le travail humble, attentif, pas celui qui bâcle.

Trouvez donc ces deux heures par jour pour votre étude à vous, ça vous fera trouver votre expression à vous. Il y a eu un musicien qui, pour vivre, donnait des leçons tout le jour, et tous les jours et le dimanche tenait l'orgue à l'église. Il a organisé sa vie pour avoir deux heures à lui chaque matin, et, grâce à ces deux heures, il a trouvé l'expression César Franck : c'était César Franck. Regardez la vie de cet homme, cela vaudra mieux que de regarder mes pochades.

Ce que je vous conseille là, c'est ce qu'a fait Théodore Rousseau. Il avait déjà réalisé de belles choses et eu de beaux succès quand il s'est mis à ces dessins, où l'on compte toutes les feuilles. Ce travail d'enfant l'a fait grand.

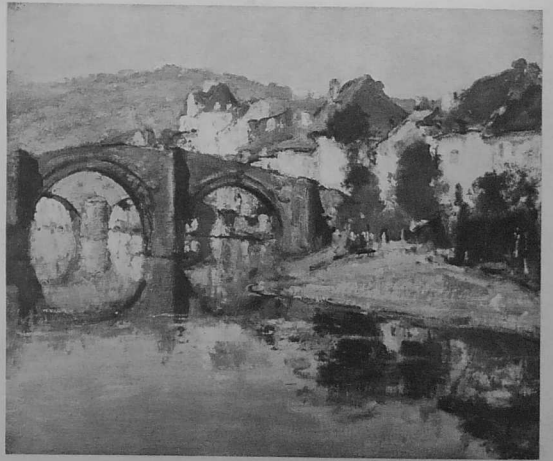
J'espère que toutes ces considérations vous trouveront en bonne santé.

Ma chère enfant,

Il est bien fâcheux que nous ne soyons pas tous allés chez le docteur. Nous aurions beaucoup travaillé, philosophé, dit un peu de mal de l'Institut, et fait une bonne saison de peinture.

Mais la vie s'arrange mal, ou on l'arrange mal. Dites à Désiré-Lucas qu'il doit se remonter, je lui en envoie l'ordre.

Pour vous, écoutez ceci que j'ai écrit, il y a vingt-cinq ans, dans la *Gazette des Beaux-Arts* : « Il y a autant d'arts qu'il y a d'yeux qui voient et de cœurs qui battent. » Or, ni ce que



LE PONT D'ESPALION

je dis, ni ce que disent les autres : vos yeux à vous, votre cœur à vous.

Voilà, pour le départ, les hirondelles qui s'assemblent... Eh bien ! travaillons.

Mon cher Désiré-Lucas,

Vous avez raison, ce n'est pas ce que les Maîtres ont fait qui reste à faire. C'est précisément ce qu'ils n'ont pas fait.

La postérité est un sacré notaire qui commence par faire l'inventaire et rembourser les emprunts. Quand les dettes sont payées, on voit ce qui reste. Le plus souvent, il ne reste rien. Alors les héritiers disent : « En voilà un blagueur, il a laissé croire qu'il avait quelque chose, c'était pour se faire inviter à dîner, et gâter, avoir le fauteuil de devant au théâtre et se faire reconduire en voiture. Farceur, va ! »

Ainsi parlent les héritiers, la postérité aussi.

Mon cher Désiré-Lucas,

Je veux aujourd'hui vous dire ce qui m'arrive d'heureux. J'ai vendu pour le Musée de Tokio « ma Source », mon grand paysage, et mes petits géraniums.

Cela fait beaucoup de jours à passer dans le silence, sous les grands arbres; le bienfaisant silence, profond, étendu, lointain... si beau qu'on se surprend à l'écouter, le pinceau arrêté, le cœur pensant : Loué sois-tu, Seigneur notre Dieu !

Comme instrument de travail, l'argent est une bonne chose, je vous en souhaite à vos désirs, très raisonnables, je le sais, et vous souhaite surtout des études et des progrès à votre pleine satisfaction.

CARNETS

Mars 1935. — Mon fils Maurice veut être peintre. Depuis longtemps, devant son désir, je m'y opposais. L'époque est difficile et la côte dure à monter.



SOIR DANS LA VALLÉE DU PAILON

Mais sa mère m'a montré en cachette ses dernières études. Elles révèlent un véritable don. Je ne me sens plus le droit de m'opposer à sa vocation.

12 *Avril* 1935. — Arrivés à Florence depuis quinze jours. Grippé, assez souffrant, je ne suis guère en train de comprendre. Croquis, pochades, rien ne vaut. C'est, du reste, une erreur que de se mettre trop tôt au travail. Il faut se promener... voir... s'imprégner.... Et un jour la révélation surgit comme un phare.

29 *Avril*. — Maintenant Florence me prend tout entier. Je travaille dans la joie... je ne voudrais plus partir....

Pendant une exposition particulière à Amiens.

10 *Novembre* 1935. — Rue des Trois-Cailloux, avec Carvin. Au loin, une forme étrange : tête tendue, dos en arc sous la pèlerine en loques, Pierre l'Aveugle.

De la main gauche munie d'un lourd gourdin, il frappe le sol; de la droite, il interroge l'air.

Une corde en bandoulière soutient deux livres énormes reliés en cuir, qui se brinqueballent sur son dos.

— Bonjour, Pierre!

— Sergent Désiré-Lucas!

Depuis vingt ans, nous ne nous sommes pas rencontrés. Il m'a reconnu au son de la voix.

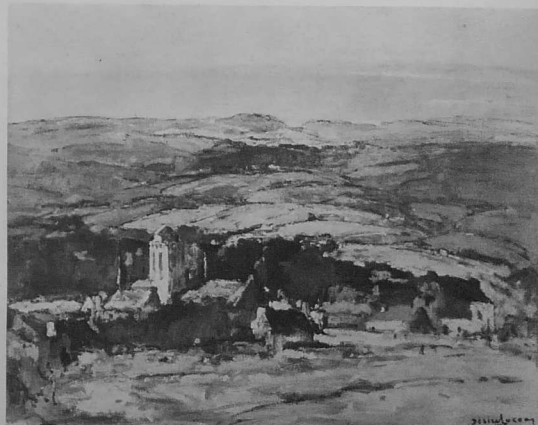
— Que portez-vous là, Pierre?

— La Philosophie de Confucius. Il y a quarante ans que je la cherche.

10 *mai* 1936. — Visite au Salon avec Willaume. Il a des mots incisifs toujours justes. Sa critique est claire, précise —

j'aime son jugement et son art délicat. Vieille amitié sans déception.

Juin 1936. — L'Art n'a rien à voir avec certaines formules



DES HAUTEURS DE LOCRONAN

faciles, issues de l'ignorance ou fruits de la mode, réduites à n'offrir le plus souvent que de l'étrange pour cacher du vide.

Les maîtres du mouvement révolutionnaire furent, au contraire, de grands sincères, et la plupart de ceux qui les imitent les trahissent sans les comprendre.

Cézanne, d'ailleurs, loin de dédaigner l'art classique étudiait les anciens et copiait au Louvre. Sa révolte jaillissait de son propre instinct, de sa sensation, de sa ferme croyance, mais n'avait rien de prémédité, pas plus que celle de Van Gogh. Tous deux torturés par le besoin de s'exprimer cherchaient avec passion, repliés sur eux-mêmes, loin du monde qui les porte aux nues aujourd'hui, mais les traitait de fous pendant leurs pauvres vies de chemineaux de l'idéal.

15 Juin 1936. — Médaille d'honneur. Journée inoubliable par l'enthousiasme, et l'élan d'amitié.

22 Décembre 1936. — Dîner des anciens élèves de l'École des Beaux-Arts, sous la présidence de Devambez, pour fêter la Médaille d'honneur.

Discours très amical du bon camarade.

Ma famille et mes amis étaient présents. Soirée joyeuse pleine de verve et d'entrain.

REGARD SUR LE CHEMIN PARCOURU

Brest : Enfance et jeunesse. Empreinte profonde.

Mai 1889. — Arrivée à Paris. L'atelier Julian, l'École des Beaux-Arts.

1891. — Service militaire à Vannes; accueil affectueux dans la famille de Marguerite.

1895. — Mon mariage.

Vannes, Belz, Saint-Cado : Intérieurs, clair-obscur.

Paris. Le Louvre : Rembrandt, Poussin, Millet.

La Hollande : Rembrandt. Toujours Rembrandt....

1914. — La Guerre. Repos forcé pour la peinture. Années d'observations et de recueillement. Le vieil homme se dépouille. Bienfait de la maladie; elle m'impose la vie au grand air et me conduit au paysage.

Quimperlé : Premiers pas du paysagiste; doutes, étapes pénibles.

Poursuite de la lumière : *Côte d'Azur, Espagne, Italie*.
Toujours et toujours ma Bretagne.

Le recul des années projette sa clarté sur les étapes franchies au moment de mes premiers pas vers le paysage.

Habitué à poursuivre la lumière en des endroits restreints, où l'objet compte par lui-même, je transportais sous le grand ciel mes observations de peintre d'intérieur, sous le grand ciel où toute chose dit humblement son nom afin de ne pas déranger le silence des grands espaces.

Ignorant tout du classement des zones colorées et de l'action exercée, par le ciel d'abord et par chaque plan sur son voisin, je questionnais la nature sans entendre sa réponse.

La peinture me tenait encore sous son redoutable empire, je confondais le but et le moyen.

Les bleus et les verts en si parfaite harmonie dans la nature me désespéraient ; je n'arrivais pas à les accorder ; l'accident humain détournait mon regard des profondeurs.

Que de luttés, de haltes, de piétinements, de reprises pour arriver à comprendre !

C'est à Quimperlé où je passais seul les automnes que l'intelligence du paysage se fit un jour. Par la terre d'abord, les mouvements de terrains. Le ciel à ce moment comptait peu dans mes toiles... mais le ciel est roi en Bretagne....

« J'ai interrogé le ciel » et sa lumière m'a conduit sur le chemin de Damas.

Salon 1937. — C'est une chose troublante de voir qu'une simple ébauche jetée sur la toile avec passion va souvent plus loin qu'un tableau sur lequel on s'est évertué.

Le secret serait de retrouver, pour finir, la fougue de cette

ébauche. Mais alors, quel danger de confondre habileté d'exécution avec expression vivante !

Le choix de l'essentiel!... Ne voir, n'exprimer que l'essentiel !

Septembre 1937. — Douarnenez. Chemineaux de la Côte, Villard et moi travaillons depuis trente ans autour de cette même baie. Pour nous, c'est toujours nouveau.

Espalion, 15 Octobre 1937. — J'ai 68 ans, presque la vieillesse.

Grâce à Dieu, je ne la sens pas encore. Les certitudes qui découlent de tout un passé maintiennent la jeunesse et l'enthousiasme, enseignent l'obéissance aux lois de la nature, l'indifférence aux spéculations des hommes, la simplicité.

Notre vérité profonde se dégage du progrès de chaque jour.

Roubaix, Décembre 1937. — Les enfants m'appellent le Père Noël, mes amis m'appellent le Père Éternel. De l'un et de l'autre si je n'ai que la barbe, c'est au moins celle d'un patriarche, car j'en suis un. Enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants marchent derrière cette barbe vénérable dont la tâche, loin d'être accomplie, recommence chaque jour.

Les grandes luttés du peintre sont celles qu'il a à soutenir contre lui-même. Sa conscience est un terrain de révolution. Nous disons facilement que la vie est belle, mais un perpétuel

tourment agite notre âme, celui de ne jamais atteindre le but; le but qui fuit toujours. La vie n'est belle que dans l'effort et le travail.

29 janvier 1938. — Naissance de Jacques Saint-Arroman. Bisaïeul encore une fois.

Marguerite gravement malade. Sur son désir, nous avons bu le champagne autour de son lit.

Une grande angoisse pèse sur nous.

8 Février 1938

TABLEAUX DANS LES MUSÉES

- Le Benedicite.* — Acquis en 1901 pour le Musée du Luxembourg.
- Le village de Locronan.* — Musée du Luxembourg.
- Le Pardon de Saint-Cado.* — Petit Palais.
- Le village de Locronan.* — Collection de la Ville de Paris.
- Sur la route de Talavera.* — Collection de la Ville de Paris.
- Des hauteurs de Locronan.* — Collection de la Ville de Paris.
- Femme allaitant son enfant* (Pastel). — Petit Palais.
- Florence (Italie).* — Collection de la Ville de Paris.
- La montagne de Beaulieu-sur-Mer.* — Musée de Rouen.
- La baie de Dinan (Camaret).* — Musée de Nantes.
- Le port de Camaret.* — Musée d'Amiens.
- Le pont Saint-Martin (Tolède).* — Musée de Reims.
- Le Benedicite.* — Musée de Reims.
- Étude pour le Pardon de Saint-Cado.* — Musée de Bordeaux.
- La Procession de Saint-Cado.* — Musée de Quimper.
- Étude* (Pastel). — Musée de Quimper.
- Des hauteurs de Menez-Hom. Intérieur de Paysan. Tante Maria.* — Musée de Brest.
- La rivière de Pont-Croix.* — Musée du Havre.

Au Toulinguet (Camaret). — Musée de Locronan.
La montagne de Beaulieu. — Musée de Tourcoing.
La Place de l'Église à l'Escarène. — Musée d'Hazebrouck.
Vieil escalier (Pont-Croix). — Musée de Bailleul.
Pont-Croix (Finistère). — Musée de Saint-Étienne.
Locronan. — Musée de Péronne.
La Terre Bretonne. — Musée de Saint-Quentin.
Luceram. — Musée de Chalon-sur-Saône.
Les Martigues. — Musée de Dijon.
Mendiant à la porte de la ferme. — Musée d'Adélaïde
 (Australie).
La baie de Douarnenez. — Musée d'Annecy.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Portrait de ma femme.	3
Jeune Ouessantine peinte à l'âge de 16 ans.	15
Croquis de jeunesse.	17
Tante Maria	19
Femme à l'âtre.	21
Petite Vannetaise.	23
L'Atre (Salon de 1897)	25
Le Benedicite (Salon de 1901)	27
Vieille devant l'âtre (croquis)	29
Vieille devant l'âtre (1897)	31
Conte de Grand'mère (Salon de 1898)	33
Fileuse au rouet.	34
Thoniers.	35
Port de Douarnenez (Salon de 1923)	37
Castelaro'ch	38
Le Vieux pêcheur	39
Intérieur de pêcheur.	41
Le Pardon de Saint-Cado	43
La Cathédrale d'Amiens (1917)	45
L'oncle Thubé (1918)	47
La Hêtraie des Plomar'ch	48
Marie Réol.	49

	Pages
Ouessant.	51
L'Homme de la terre.	53
Vieux loup de mer (lithographie) (Salon de 1909) . . .	54
Thoniers dans la brume.	55
Le Cap Roux (Beaulieu-sur-Mer).	57
Le Tage à Tolède (dessin)	58
Le Tage au pont Saint-Martin (Tolède)	59
Le pont Saint-Martin (Tolède).	60
Route de Talavera.	62
Croquis de route (retour d'Espagne).	61, 63, 64
Dessin pour « L'Oblate ».	65
Le médecin général Clarac, 1933.	67
Locronan (Salon de 1933)	69
Assise.	71
Le violoncelliste Gabriel Buntschu (dessin) (Salon de 1934).	73
Charles Miguët (Salon de 1936).	75
Florence (Salon de 1936)	77
Le village de Contes (Alpes-Maritimes)	79
Le château d'Espalion.	81
Le pont d'Espalion.	83
Soir dans la vallée du Paillon.	85
Locronan (Salon de 1937)	87

LES PHOTOGRAPHIES DES TABLEAUX
FIGURANT DANS CE LIVRE
ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR LES MAISONS
BEUNKE, BRAUN, VIZZAVONA,
BERNÈS ET MAROUTEAU
LA TYPOGRAPHIE A ÉTÉ TIRÉE PAR A. LAHURE
LES HÉLIOGRAVURES PAR AULARD

